
Garrigues, Jeanine
Gottfried August Bürger et la révolution
française.

In: Aspects de la civilisation germanique.
Centre interdisciplinaire d'étude et de recherche
sur l'expression contemporaine. Saint
Etienne 1975, S. 7-18.

111111 88-18/22/87679

BZV 20

Janine GARRIER

G. A. Burger et la Révolution Française

Que la Révolution Française ait soulevé, en Allemagne, une vague d'enthousiasme, de gratitude et d'espoir, cela est bien connu. L'Aufklärung, le Sturm-und-Drang et le Classicisme naissant avaient créé un climat favorable. Toute l'Allemagne du XVIIIème siècle, celle des écrivains, des poètes, des journalistes, des philosophes, non celle des cours, bien sûr, était unanime, ou presque (1), pour condamner un régime politique qu'elle estimait tyrannique et arbitraire, ainsi qu'une société gouvernée par des privilégiés qu'elle jugeait corrompus. Les droits de l'homme, qui avaient déjà force de loi dans les cœurs, étaient, dès lors, officiellement proclamés. En outre, la France affirmait solennellement sa volonté de ne jamais entreprendre de guerres de conquêtes. La Révolution française répondait ainsi au double désir de liberté et de paix qui s'était exprimé bien avant 1789. Klopstock, Wieland, Herder, Schiller, Kant, Fichte, Goethe, de façon plus réservée et plus nuancée, — pour ne citer que les plus grands —, saluèrent cet événement comme l'aube d'une ère nouvelle, ardemment attendue (2).

Il serait cependant faux et injuste de ne citer que les grands noms de la pensée allemande. Heine, déjà, dans son *ECOLE ROMANTIQUE*, blâmait que l'on ne s'intéressât qu'aux personnalités les plus en vue, sans prêter attention au petit monde qui pense et œuvre lui

(1) Gleim, par exemple, est resté nettement réactionnaire. Cf. E. v. Kozłowski : "Die Stellung Gleims und seines Freundeskreises zur Französischen Revolution", Euphorion, 1904.

(2) cf., entre autres ouvrages : J. Dresch : *L'Allemagne de la Révolution française à la révolution hitlérienne*, 1946. J. Droz : *L'Allemagne et la Révolution française*, 1949. M. Boucher : *La Révolution de 1789 vue par les écrivains allemands*, 1954.

aussi et constitue le ferment de l'histoire. C'est ainsi qu'il déclare que "le plus petit *Almanach des Muses* comprend souvent bon nombre de poètes mineurs aussi intéressants pour le chercheur que les plus grands éléphants de la littérature (3)". En effet, les almanachs, représentés surtout par Gleim, Ramler et leurs écoles, les bardes Denis et Kretschmann, d'abord destinés à rendre compte à un public cultivé des différents courants littéraires d'une époque, changèrent d'esprit, à partir de 1774, alors que les poètes du *Hain* en devenaient les principaux représentants. Tout en sacrifiant encore à l'anacréontisme, les poésies de Klopstock, poète vénéré du *Hain*, ont déjà des accents révolutionnaires. Renonçant à la poésie des chaumières, Claudius et Miller entonnent un chant de révolte. Stolberg, Schönborn et Vosz célèbrent la liberté; Pfeffel, Göckingk, Leisewitz dénoncent le despotisme princier. Au premier rang de ces poètes, il faut citer Bürger, qui se voit confier, à partir de 1776, par l'éditeur Dieterich, le poste de rédacteur de *l'Almanach des Muses* de Göttingen.

Le nouveau rédacteur de *l'Almanach des Muses* n'était pas un poète mineur. Était-il un "éléphant de la littérature"? Pour Schopenhauer, Bürger mérite la première place, après Goethe, parmi les poètes allemands (4). Goethe lui-même considérait Bürger comme son égal et fit les premiers pas vers lui (5). En 1773, le poète de Lenore est incontestablement, avec l'auteur de *Götz von Berlichingen*, le meilleur représentant du *Sturm-und-Drang*. Quoi qu'il en soit, Bürger est, parmi tous les témoignages que nous venons de citer, le plus virulent dans la dénonciation de la tyrannie, le plus réaliste, le plus proche du peuple, le plus "révolutionnaire". Dès 1773, la vigoureuse apostrophe: "*Der Bauer an seinen durchlauchtigen Tyrannen*", inspiré du poème de Klopstock "*Wir und Sie*", paru dans *l'Almanach* de 1770, mais beaucoup plus percutante dans l'affrontement, avait placé Bürger, par le réalisme et la netteté de l'attaque, au premier rang des auteurs qui ont fait la renommée de cet almanach (6). La veine populaire et révolutionnaire ne tarira pas dans la production poétique de Bürger et il est étonnant, qu'une fois de plus méconnu, son nom soit mentionné si rarement parmi les adeptes de la Révolution française (7). Et pourtant, de tous les écrivains

(3) Heine, *Die Romantische Schule*, Sämtle. Werke hg. v. Ernst Elster Bd. 5, S. 326.

(4) Schopenhauer, *Erblichkeit der Eigenschaften*, Sämtl. Werke in 5 Bden, Bd. 2, S. 670, Cotta-Insel.

(5) cf. la correspondance avec Goethe de 1773 à 1775

(6) D'autres poèmes de la même époque témoignent de préoccupations semblables: "*Zum Spatz, der sich auf den Saal gefangen hatte*" qui, sous des dehors plaisants, cache une satire amère du despotisme, moins directe mais plus raffinée. Cette fois, ce n'est plus le paysan qui parle mais l'intellectuel. De même, "*Notgedrungene Epistel des Schneiders Johannes Schere an seinen groszgünstigen Mäzen*" qui dut paraître anonymement et dans laquelle transparait, sous l'apparent respect de l'apostrophe, une dure attaque du mécénat.

(7) M. Boucher, entre autres exemples, ne le mentionne même pas.

illustres précédemment cités, qui ne s'est détourné de la France dès la fin de 1792, ou, au plus tard, à la mort de Louis XVI ? Plus ou moins vite, les enthousiasmes sont tombés quand la révolution est devenue dictatoriale, sanglante et conquérante. Schiller a donné le signal de la désaffection. A part Kant (8), toujours passionnément intéressé aux événements de France mais préférant, vu son grand âge et pour continuer tranquillement son œuvre, rester à l'écart, sans prise de position officielle, et Fichte, résolument républicain, la plupart des hommes d'âge mûr qui avaient accueilli la révolution avec ivresse s'en détournèrent avec horreur dès que la Terreur s'instaura (9). Bürger fut l'un des rares qui restèrent fidèles à la révolution après ses excès. Certes, il mourut le 8 juin 1794. Ce qu'eût été son évolution ultérieure, nous ne sommes pas en droit de l'affirmer. Cependant, son attitude vis-à-vis de la Révolution française mérite d'être étudiée, car c'est celle qui semble aller le plus loin dans la voie de l'adhésion. En vérité, si l'engagement est ardent, il est d'assez courte durée, brutalement interrompu par la mort. Il semble surgir tard et connaît des éclipses. Peut-être, cela explique-t-il qu'il ait été si peu pris en considération. Cette étrange et paradoxale attitude, pour qui connaît les sentiments et les idées que Bürger a clairement affichés toute sa vie, n'est-elle pas due à la situation particulière de Göttingen, fief britannique à l'intérieur de l'Allemagne ? Nulle part ailleurs, il n'était aussi difficile d'être révolutionnaire, poète, pro-français. La situation de Bürger, tout particulièrement en tant que professeur à l'Université, était extrêmement inconfortable.

Rattaché à l'Angleterre par une Union personnelle, vieille de près d'un siècle, le Hanovre (10) se sentait solidaire de la Grande-Bretagne et se disait fier de sa grandeur, de sa puissance et de sa richesse. Menacé à la fois par la politique continentale de la France, qui, à travers le Hanovre, visait l'Angleterre, et par les ambitions de la Prusse, il se tournait résolument vers la grande puissance d'outre-mer, s'intéressant par contre fort peu aux destinées de l'Allemagne. L'Angleterre exerçait, à la fin du XVIIIème siècle, un très gros attrait sur les Hanovriens. "Nous autres, écrivait l'historien Spittler, nous sommes fiers d'être des demi-Anglais, non seulement par nos costumes, nos mœurs et nos modes, mais par notre caractère". La constitution hanovrienne s'inspirait, jusqu'à un certain point, de l'anglaise. Par suite de l'éloignement de la dynastie Welfe, qui n'avait guère séjourné dans son électorat depuis trois générations, le pouvoir

(8) Il faut cependant dire que Kant n'avait rien d'un révolutionnaire. Son tempérament n'était pas celui d'un révolté et il était fier d'appartenir à un état qui n'avait pas à redouter de révolution parce que la justice y régnait.

(9) Les jeunes romantiques furent moins choqués que leurs aînés par la Terreur. L'hostilité déclarée ne vint, chez ceux qui avaient survécu, qu'avec les guerres napoléoniennes. La plupart devinrent nettement réactionnaires.

(10) cf. O. v. Heinemann : *Geschichte Braunschweigs und Hannovers*, Gotha, 1884-1892.

de la noblesse s'était considérablement accru, ce qui donnait dans le Hanovre, en pleine ère d'absolutisme, une situation très privilégiée. La publication des lois et l'accroissement des impôts exigeaient l'assentiment des six Etats provinciaux, où la noblesse était prépondérante. Le pouvoir exécutif était détenu, en l'absence du roi, par de hauts fonctionnaires d'origine noble, qui avaient été formés à l'Université de Göttingen aux réalités administratives. Ils laissaient le soin d'expédier les affaires courantes à une "secrétariocratie" d'origine bourgeoise, mais qui avait été assise à l'Université sur les mêmes bancs que la noblesse et qui partageait, dans l'ensemble, ses préjugés. Noblesse et haute bourgeoisie manifestaient à l'égard du mouvement de l'Aufklärung une certaine méfiance : il n'y avait pas, en effet, ici de cour, où pût se développer, comme dans tant d'autres capitales allemandes, une philosophie favorable au despotisme éclairé. Les deux classes supérieures de la nation se sentaient étroitement solidaires.

Mais Bürger, originaire de la principauté de Halberstadt, descendant de fermiers qui s'étaient modestement élevés dans la hiérarchie sociale, ne connaît rien de cette connivence avec la noblesse qui reste toujours pour lui le symbole du despotisme non éclairé. Lourdemment handicapé par une enfance et une jeunesse frustrées et perturbées, une éducation pratiquement inexistante et une instruction aux nombreuses lacunes, la sensibilité exacerbée par les humiliations et les blessures d'amour-propre, ayant connu la prison à Halle pour avoir participé à des manifestations estudiantines interdites, c'est déjà en tant que marginal qu'il arrive à Göttingen, et il le deviendra de plus en plus.

Pourtant, il semble vouloir s'assagir et l'emploi de "Amtmann" de la famille von Uslar, laborieusement obtenu par Boie, en 1772, après de multiples et vains efforts de nombreux amis, l'intègre dans cette société bien structurée. Certes, il ne fait partie que de la petite bourgeoisie mais, dans sa petite juridiction d'Altersgleichen, qui comprend six villages, il est tout de même un notable, il a sa place dans la vie sociale, ce qui, pour le bohème qu'il fut, est une sécurité et une satisfaction, de très courte durée. Ce fonctionnaire occupé, en effet, un emploi bien ingrat pour qui n'exécute pas, sans broncher, les ordres de la noblesse. Il est l'intermédiaire du comte, plus haï que lui, car c'est lui qui exploite les paysans au bénéfice du suzerain, c'est lui qui juge, qui tranche, qui commet les exactions, c'est lui le tyran abhorré (11). Bürger qui, de par son enfance, s'est toujours senti

(11) Les *Amtleute*, en tant que représentants de l'autorité féodale, étaient détestés des paysans. Cette haine s'exprime notamment dans la pièce de Gemmings : *Der Deutsche Hausvater* et dans la poésie populaire : *Die Bingsauer wollten wallfahrten gehen*.

proche des paysans, prend, autant qu'il est possible, leur parti. La révolte gronde, nous l'avons vu, dès 1773. Elle n'est plus seulement abstraite, elle est vécue chaque jour, douloureusement, dans ses fonctions juridiques, attisée par de nombreux tracassés de toutes sortes. Révolté contre les riches, les profiteurs, les suzerains, l'autorité quelle qu'elle fût, Bürger était bien prêt à accueillir les idéaux de la Révolution française.

Il faut cependant reconnaître qu'on ne trouve nulle trace de prise de position révolutionnaire chez Bürger en 1789 (12). Cela a de quoi surprendre. Il est vrai que, d'une part, Bürger venait de se lancer, à corps et cœur perdus, dans sa dernière, combien romanesque et lamentable aventure amoureuse, et que, d'autre part, il allait être nommé professeur sans traitement à l'Université de Göttingen. Il convenait donc de ne pas trop défrayer la chronique.

L'Université de Göttingen, la glorieuse Georgia Augusta, gardait une très grande dépendance vis-à-vis du gouvernement. Il est juste néanmoins de dire que, grâce aux coutumes anglaises et à la relative libéralité de Georges III, on y jouissait d'une liberté d'expression inconcevable ailleurs. Les *Staatsanzeigen de Göttingen* étaient un journal redouté. Son rédacteur Schlözer était la terreur des mauvais princes et Marie-Thérèse d'Autriche aurait résisté à une proposition du conseil de ses ministres en s'écriant : "que dirait Schlözer?". Cependant, dès le début de 1790, Schlözer avait perdu ses illusions sur la Révolution. Pour lui, comme pour ses collègues, partagés entre les traditions du particularisme allemand et l'admiration des institutions britanniques, la Révolution française est apparue comme un phénomène monstrueux (13). Invoquant l'autorité de la Constitution britannique, ils prirent très vite position contre elle, et Lichtenberg n'a pas tort de protester, en février 1795, contre un article du *Journal de Paris*, insinuant que l'Université était le siège d'intrigues jacobines : "Parmi les professeurs, il n'y en a pas un qui tienne ou qui ait tenu des propos révolutionnaires" (14). Les étudiants furent entraînés un moment dans l'euphorie qui gagnait les esprits allemands. En 1790, on fêta l'anniversaire de la prise de la Bastille,

(12) Seule une mise en garde de Gleim, dans une lettre de novembre 1789 exhortant Bürger à ne pas faire chorus aux jubilations de Klopstock. Ce qui donne à penser que Gleim avait tout lieu de croire que Bürger serait un adepte enthousiaste de la Révolution.

(13) Ainsi cette déclaration dans le dernier numéro de 1793 du *Staatsanzeiger* de Schlözer : "Reformen brauchen wir Deutsche, unmöglich kann's immer beim alten bleiben, aber vor Revolutionen bewahr uns' lieber Herre Gott".

(14) Si ce n'est pourtant G. Sartorius, professeur d'histoire, qui dut à ses opinions "jacobines" d'attendre longtemps sa titularisation.

on porta des cocardes tricolores et les rues retentirent des accents de la Marseillaise ou de Ça ira. Le 7 juin 1792, le gouvernement interdit le port des cocardes mais, de toute façon, l'enthousiasme était déjà retombé, sagement les étudiants suivaient leurs maîtres, la voix de la contestation s'était rapidement tue. Dans ce milieu universitaire traditionnaliste, hostile aux idées d'outre-Rhin et peu ouvert aux belles lettres (15), Bürger a néanmoins quelques collègues qui lui vouent une amitié sincère et dévouée. C'est le cas de Kästner, Heyne, Lichtenberg qui, quelques années plus tard, se détournèrent de lui. On a tout lieu de penser que des divergences politiques en furent la cause.

Le premier témoignage face à la Révolution date du 1er février 1790. C'est un discours maçonnique : "*Ermunterung zur Freiheit*", qui ne fut édité qu'en 1875, par Strodtmann, avec d'autres témoignages inédits jusqu'alors. Bürger était un ardent franc-maçon. Rien de bien original à cette époque : Lessing, Frédéric le Grand, Goethe, Mozart, Fichte, pour ne citer que quelques exemples parmi les plus illustres, l'étaient aussi. Il est cependant intéressant de noter que deux loges existaient à Göttingen. En 1765, fut créée la "Schottenloge Augusta zu den drei Flammen" sur le modèle de la "Altschottische Loge Carl zum Purpurmantel" à Hanovre, qui avait à sa tête de hauts fonctionnaires hanovriens. G.L. Böhmer, H.P. Sextroh, J.G. Feder, Girtanner, professeurs conservateurs, voire réactionnaires, faisaient partie de cette Loge. A partir de 1784, Spittler en devint le Grand Maître. En 1773, en réaction contre cette première, fut fondée une seconde Loge dans laquelle Bürger entra le 3 mars 1775, "Le Compas d'Or". Remarquons le nom français, face à la Loge écossaise, il est révélateur d'options politiques. Bürger y gravit très vite les échelons de la hiérarchie. De 1777 à 1783 et de 1786 à 1793, il occupe la fonction d'orateur. D'après les comptes-rendus de la Loge, il a dû faire une douzaine de discours, chaque fois avec grand succès. Malheureusement, trois seulement nous sont parvenus (16). Il est particulièrement regrettable que l'on n'ait trouvé aucune trace du discours du 15 février 1793 : "*Über Freiheit und Gleichheit als das schätzbarste Gut der Menschen*".

La politique étant, conformément aux statuts, interdite à la Loge, Bürger fait montre, dans ce premier discours maçonnique, d'une grande prudence. Il n'hésite pas, cependant, à faire de la Révolution

(15) A l'époque de Bürger, le corps professoral de l'Université de Göttingen se répartissait ainsi : droit : 4, histoire : 4, médecine-chirurgie : 3, théologie : 3, mathématiques-physique : 2, botanique : 2, philosophie : 2, langues orientales : 2, sciences naturelles : 1, économie : 1, anatomie : 1, chimie : 1, histoire des civilisations : 1, philologie classique : 1.

(16) "*Über die Zufriedenheit*" du 3 Février 1788, paru en 1824, "*Ermunterung zur Freiheit*" du 1er février 1790, paru en 1875 et "*Über den moralischen Mut*" du 7 février 1791, paru en 1824.

un exemple nécessaire et juste dans le combat pour la liberté et, s'il préconise l'utilisation des "armes de l'esprit" plutôt que les lances et les épées, on sent fort bien qu'il ne renonce pas à ces dernières, s'il s'agit de défendre les droits acquis contre l'ennemi à l'extérieur et la contre-révolution à l'intérieur. S'il n'ose pas ouvertement inciter ses frères à l'action révolutionnaire, il les invite néanmoins à s'engager entièrement dans le combat contre le despotisme car, "s'il est doux et glorieux de mourir pour la patrie, il est infiniment plus doux et plus glorieux... de remporter la victoire ou de périr dans le combat pour la liberté et les droits de l'homme".

Après ce discours, dans lequel l'enthousiasme transparait derrière la pondération forcée, on ne trouve plus d'allusion politique dans la production littéraire de Bürger jusqu'en 1792. Submergé par ses problèmes personnels, conjugaux et littéraires, la polémique avec Schiller, la rédaction de l'*Almanach*, Bürger n'a pas le temps, et peut-être pas le cœur, de consacrer sa plume aux événements de France. Nous avons vu, par ailleurs, que l'adhésion à la cause de la Révolution Française était particulièrement mal vue à Göttingen. Alors pourquoi cette explosion à partir de 1792 ? Peut-être parce que Bürger se sent, de toute façon si malheureux, si isolé, qu'il pense qu'il n'a plus rien à perdre. Peut-être aussi que sa détresse matérielle et morale lui donne l'envie et le courage de lutter contre ce qu'il déteste. Sûrement enfin parce que, libéré des tourments de sa vie conjugale, il s'engage avec fougue et foi, dans cette dernière passion, qui n'est pas neuve chez lui, mais à laquelle, n'en ayant plus d'autre, il se consacre maintenant tout entier.

En 1792, en dehors des œuvres parues dans l'*Almanach* de 1793, Bürger écrivit quelques poèmes, chants et épigrammes qui ne furent édités qu'en 1875 par Strodtmann. Il est patent que Bürger croyait aux buts, aux méthodes et à la victoire de la Révolution, mais il reconnaissait que son pays n'était pas encore capable d'un tel changement. C'est pourquoi il n'invitait pas ses compatriotes à changer de camp, il leur conseillait seulement de ne pas combattre la Révolution française. Il était cependant persuadé qu'un jour la révolution aurait lieu en Allemagne. Sa conviction que "la page serait bientôt tournée" s'exprime dans l'une de ses plus rudes attaques contre la classe dominante, l'épigramme : "*Uns, die wir nicht, wie ihr, vom Recht zu herrschen denken*". La sympathie de Bürger pour la France révolutionnaire va de pair avec ses sentiments démocratiques. Sa querelle et le procès qui s'ensuivit avec Aloys Hoffmann, rédacteur du *Wiener Zeitschrift*, l'un des journaux les plus contre-révolutionnaires de l'époque, en est un bon exemple. C'est une lutte entre le progrès et la réaction qui s'exprime dans de mordantes épigrammes. Dévoilant sans ménagement la vénalité des littérateurs de cour, Bürger oppose énergiquement sa propre attitude sans compromission.

Ich möchte lieber Raub und Mord
 Auf meiner armen Seele haben,
 Als heuchlerisch mit Einem Sklavenwort
 Den Aberglauben und den Despotismus laben.

Lors des guerres d'intervention, alors que la France commence à reculer devant l'ennemi, Bürger, profondément déçu dans son admiration, compose le "Straflied beim schlechten Kriegsanfange der Gallier", dans lequel s'exprime le même thème que dans le premier discours maçonnique, l'amour de la liberté.

Wer nicht für Freiheit sterben kann,
 Der ist der Kette wert.
 Ihn peitsche Pfaff und Edelmann
 Um seinen eignen Herd !

Mais, parmi les œuvres inspirées à Bürger par la Révolution française et les guerres d'intervention, trois retiendront plus particulièrement notre attention : le poème "*Die Tode*", le fragment : "*Für wen, du gutes deutsches Volk*" et la fable "*Das Magnetengebirge*". Le poème "*Die Tode*" est une des dénonciations les plus connues de l'iniquité de la guerre. C'est un traité didactique sur les différentes possibilités de périr d'une mort héroïque. Il rappelle, dans la forme et dans le fond, le discours maçonnique "*Ermunterung zur Freiheit*". C'est le même grandiloquence, la même façon de traiter les questions d'un point de vue moral : Bürger se présente ici aussi comme le grand-prêtre de la Révolution. Cependant, si la langue de Bürger reste, dans les quatre premières strophes, tout à fait abstraite, développant les notions générales de Vertu, Droits de l'homme, Patrie, Eternité, si même Bürger, contrairement à son habitude, fait une concession à l'égard des "bons princes", elle change du tout au tout dans les deux dernières strophes. On retrouve le vrai Bürger qui descend de sa chaire, se mêle au peuple et parle sa langue, une langue concrète et imagée. Le poète prend ici nettement position sur le problème qui était actuel pour le peuple en 1792-1793. Ce n'était pas la mort héroïque, encore moins la révolution ; la réalité quotidienne allemande, c'était l'injuste guerre dans laquelle les princes entraînaient les soldats.

Für blankke Majestät und weiter nichts verbluten,
 Wer das für grosz, für schön und rührend hält, der irrt.
 Denn das ist Hundemut, der eingepeitscht mit Ruten
 Und eingefuttert mit des Hofmahls Brocken wird.

Et la dernière strophe est encore plus virulente.

Sich für Tyrannen gar hinab zur Hölle balgen,
 Das ist ein Tod, der nur der Hölle wohlgefällt.
 Wo solch ein Held erliegt, da werde Rad und Galgen
 Für Straszenräuber und für Mörder aufgestellt !

La harangue : "Für wen, du gutes deutsches Volk", est moins connue, mais plus réaliste, plus acerbe, plus importante aussi du point de vue de la prise de position politique. Encore plus directement que dans le poème précédent, Bürger traite ici le problème actuel du peuple allemand : la participation forcée aux guerres d'intervention. La filiation se reconnaît très nettement depuis la première attaque, entreprise vingt ans plus tôt, dans le poème "Der Bauer an seinen durchlauchtigen Tyrannen" (17). On y retrouve le dialogue, se présentant comme un monologue, mais cette fois le poète s'adresse au peuple allemand tout entier. Bürger pose la question :

Für wen, du gutes deutsches Volk,
Behängt man dich mit Waffen ?

Il donne tout de suite une réponse claire et nette :

Für Fürsten – und für Adelsbrut
Und fürs Geschmeisz der Pfaffen.

Dans la seconde strophe, Bürger met à nu les contrastes de l'ordre social établi et son exemple le plus évident : le rapport entre le paysan-serf et la noblesse féodale.

War's nicht genug, ihr Sklavenjoch
Mit stillem Sinn zu tragen ?
Für sie im Schweisz des Angesichts
Mit Fronen dich zu plagen ?

Dans la troisième strophe, Bürger s'attaque à l'argument principal de l'adversaire, la mort au champs d'honneur pour la patrie. La défense de la patrie est un odieux mensonge, en fait, les princes ne font combattre leurs sujets que pour leurs intérêts propres.

Sie nennen's Streit fürs Vaterland,
In welchen sie dich treiben.
O Volk, wie lange wirst du blind
Beim Spiel der Gaukler bleiben ?
Sie selber sind das Vaterland
Und wollen gern bekleiden.

Bürger dévoile ainsi clairement ce que recouvre le mot de patrie. Les intérêts de la classe opprimée ne sont pas les mêmes que ceux de la classe dirigeante. Les premiers ont besoin de la paix, les seconds ont besoin de la guerre pour affirmer leur position sociale et la garder. Puis la diatribe tourne court. La strophe suivante déclare qu'il n'y a aucune raison, pour le peuple allemand, de s'immiscer dans les affaires des Français ; pourtant, l'argumentation reste bien terne :

(17) cf. infra, p. 8.

Was ging uns Frankreichs Wesen an,
 Die wir in Deutschland wohnen ?
 Es mochte dort nun ein Bourbon,
 Ein Ohnehose thronen. . .

Nous remarquons ici un recul. Bürger se contente de conseiller de ne pas se mêler des affaires françaises, sans mentionner le caractère contre-révolutionnaire de la guerre et sans prendre parti pour la Révolution. C'est pourquoi le poète ne peut plus continuer. Ce n'est pas tant l'impossibilité de le publier qui explique l'inachèvement du poème. Il essaie de défendre la thèse de la neutralité, mais le cœur n'y est plus, l'inspiration est tarie car le développement logique de la pensée est rompu. Il aurait dû se terminer par l'exhortation à tourner les armes contre l'ennemi à l'intérieur. Déclaration impossible à l'époque. Bürger laisse son poème inachevé parce qu'il ne peut plus rien dire.

A première vue, on peut être tenté de croire que la question : "Was ging uns Frankreichs Wesen an ?" est en contradiction avec la sympathie que Bürger a toujours vouée à la France. En vérité, il sait que ces idées révolutionnaires sont irréalisables, dans la pratique, en Allemagne. C'est pourquoi une certaine résignation transparaît souvent dans ses poèmes, notamment à partir de 1793.

Cette invitation à prendre les armes contre les tyrans, que Bürger n'avait pas osé formuler explicitement dans son poème, s'exprime clairement dans l'allégorie "*das Magnetengebirge*". Ici, il réussit à adapter les doctrines de la Révolution française à la situation allemande, cette fable va bien plus loin que le fragment et toutes les autres poésies de Bürger dans le combat qu'il livre pour la liberté, l'égalité et la fraternité. Dans une grande généralisation, elle englobe toute la féodalité, et elle ne montre pas seulement les choses telles qu'elles sont mais laisse entrevoir la possibilité d'une issue révolutionnaire. Une pareille déclaration ne pouvait s'exprimer avec une telle force que sous une forme allégorique. Cette fable étant peu connue et absente de nombreuses éditions, nous la reproduisons ici, sans autre commentaire.

"Es lag oder liegt in groszer schiffreicher See ein groszer Magnetenberg, und viele kleinere Magnetenberge lagen oder liegen um ihn her. Das Magnetengebirge zog an sich weit und breit aus allen Schiffen alles Eisen und Stahl. Die Fugen der Schiffe zersprangen. und Trümmer bedeckten das Meer. Da rüstete man, anstatt mit Eisen und Stahl, die Schiffe mit Silber und Gold ; und die neue Schiffart bestand.

Auch lag oder liegt in groszer hüttenvoller Flur eine grosze Magnatenburg, und viele kleinere Magnatenburgen lagen oder liegen

um sie her. Das Magnatengebürge zog an sich weit und breit aus allen Hütten alles Silber und Gold. Die Fugen der Hütten zersprangen, und Trümmer bedeckten das Land. Da rüstete man, anstatt mit Silber und Gold, die Hütten mit Eisen und Stahl ; und die neue Bauart bestand.

Das Magnetengebürge lag oder liegt, ich weisz nicht wo ; das Magnatengebürge, wo jedermann weisz”.

L'entrée de l'Angleterre dans la coalition, en 1793, conduisit le gouvernement hanovrien à interdire toute publication qui ne servait pas les intérêts britanniques. La censure se fit sévère et Bürger s'excuse auprès de son public avec le poème "*Entsagung der Politik*".

Ade, Frau Politik ! Sie mag sich fürbasz trollen ;
Die Schriftzensur ist heutzutage scharf.
Was mancher Edle will, scheint er oft nicht zu sollen ;
Dagegen, was er schreiben soll und darf,
Kann doch ein Edler oft nicht wollen.

Une autre épigramme de la même époque traite du même sujet : l'obligation de se taire, à son corps défendant.

Zum bösen Spiel gewisser Kraten
Schweigt billig selbst ein edler Mann,
Wenn er durch seine Wort' und Thaten
In sein Verderben zwar geraten,
Allein das Spiel nicht bessern kann. . .

Il ne peut s'empêcher néanmoins de s'acharner contre les littérateurs réactionnaires.

Doch wer die Menschheit diesen Kraten
Durch Lob und Beifall kann verraten,
Den speie mir der Schinder an !

Il peut paraître étrange que Bürger ait consenti à écrire une étude "*Die Republik England*" pour le journal de Girtanner, les "*Politische Annalen*", journal réactionnaire, très hostile à la Révolution française. Le malheureux poète y était contraint pour des raisons financières, mais aussi, en écrivant cette histoire d'Angleterre, qui resta d'ailleurs inachevée, il répondait à l'intérêt du public, toujours volontiers tourné vers la grande puissance d'outre-mer, tout en exprimant ses idées sur la révolution et sur les guerres d'intervention. Sa position est à peu près la même que celle de Forster et des jacobins de Mayence. Non seulement il se prononce contre la guerre d'intervention, mais aussi contre toute tentative de secouer la tutelle d'un pays étranger, s'il s'agit d'un état progressiste. Cette conviction s'exprime nettement dans la façon dont il traite le soulèvement irlandais. Intéressante est aussi la manière dont Bürger conçoit l'exécution de Charles I. Alors que la condamnation de Louis XVI avait soulevé en Allemagne une énorme vague d'indignation et d'épouvante, Bürger n'a aucun mot de

regret pour le roi d'Angleterre. La mort de Charles I lui est apparue comme nécessaire pour garantir la liberté. Si, en septembre 1792, dans l'épigramme "*Die Könige, ihr Herrn des heinlichen Gerichts...*", Bürger épargne encore la personne royale, en 1793, Bürger a dépassé l'Aufklärung et est devenu républicain.

Muselé par la censure, Bürger ne peut pourtant pas s'empêcher de coucher par écrit, parfois en termes violents et grossiers, ses convictions les plus profondes. C'est ainsi que, le 24 Janvier 1793, il écrit sa "Weissagung" qu'il confiera, un peu plus tard, à son ami Althof. Celui-ci ne l'ouvrira qu'après la mort du poète. Elle fut publiée en 1872. Dans cette prédiction s'expriment sa haine du despotisme, sa fidélité à la France, sa colère contre Pitt qui avait tenté de saper l'état révolutionnaire français et avait formé la coalition. Bürger d'ailleurs avait vu juste : lorsque Althof, le 21 Juin 1794, lut la prédiction, les armées de la Révolution avaient anéanti tous les plans de Pitt et de ses alliés.

Weissagung am 24. Jan. 1793

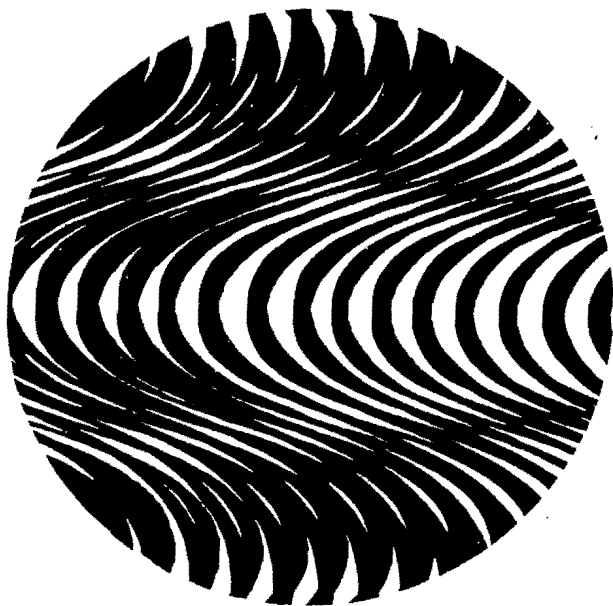
So spricht der Geist der Weissagung : Wofern die aristokratischen Despoten Grosbritannien sich nicht noch zu rechter Zeit besinnen, und den Frieden mit Frankreich dem ungerechten Kriege vorziehen, so werden sie sich eine fürchterliche demokratische Rute vor ihre pippigen aristokratischen Arschel binden. Der stolze, übermütige Pitt wird seine Rolle als verachteter Scheiszkerl endigen. Die Göttin der Freiheit und Gleichheit verleihe dazu ihren Segen".

Le 26 août 1792, l'Assemblée législative conférait à des étrangers célèbres : Schiller, Klopstock, Pestalozzi et Campe pour les écrivains de langue allemande, le diplôme d'honneur de Citoyen français. Bürger... on ne connaissait pas. Et pourtant qui mieux que lui méritait de porter le nom de Citoyen ?

UNIVERSITÉ DE SAINT-ETIENNE

TRAVAUX XII

ASPECTS DE LA CIVILISATION
GERMANIQUE



Saint Etienne 1975



Centre Interdisciplinaire d'Etude et de Recherche
sur l'Expression Contemporaine